

Rubens ; et cependant, l'étude de ces maîtres serait une nécessité dans une ville où la peinture a été une de nos richesses et de nos gloires.

Les cartons de M. Chenavard seraient une preuve que le XVII^e siècle n'a pas eu seul le privilège de la grande peinture. De nos jours même, avec de l'étude et du courage, on peut s'élever au-dessus du tableau de chevalet. Sicard et Chatigny en sont la preuve ; l'un ardent, fougueux, peut atteindre les plus hauts sommets de l'art et s'il s'amuse à faire des *Retour du marché* c'est que sa merveilleuse palette sait se jouer des difficultés et qu'elle cherche à plaire au bourgeois faute d'un Mécène. L'autre d'une nature plus douce, plus racinienne, a fait les *Illustrations lyonnaises*, et il n'attend qu'un encouragement pour recommencer. La vue de la grande peinture élèverait les esprits, et Florence n'était pas plus grande ville que Lyon quand elle produisait ses inimitables chefs d'œuvre.

Mais comme l'autorité favorisait le génie ! comme les grands seigneurs et les couvents comprenaient les arts ! quels modèles on avait sous les yeux ! quelles luttes ! quelles rivalités entre les maîtres et les écoles ! On nous a trop habitués aux mièvreries et au fini de l'école hollandaise, et la pensée n'est plus rien pour qui sait faire un pâté froid ou un chaudron. La vue continue de ces cartons de Chenavard nous arracherait à cette atonie et nous ramènerait aux beaux jours. Nos peintres de fleurs, qui connaissent si peu de rivaux en Europe, retrouveraient un nouvel élan ; nos paysagistes passeraient du style de Millet, Jacques ou Chaigneau, à celui du Lorrain ou d'Epinat ; nos peintres de genre ou d'intérieur imiteraient plus Meissonier que Courbet et finiraient peut-être par se dégoûter des scènes de brasserie, de bouges et de cabarets dont quelques uns ne peuvent pas sortir aujourd'hui.

Cette élégance, cette dignité du pinceau réagiraient sur les produits de notre fabrique, et notre industrie de goût, si menacée, n'aurait rien à craindre de ses rivaux.

Conclusion, car il faut conclure, un peu moins d'argent pour les décors de l'Opéra, un peu plus pour nos musées, nos bibliothèques et nos archives ; un peu moins pour les plaisirs plastiques ; un peu plus pour les jouissances de l'intelligence et de l'esprit ; les uns poussent à la désagrégation de la société, les autres à l'organisation, à la puissance et à la vie de la nation.

A propos de peinture, nous ne pouvons guère parler de la gravure, art si difficile, si coûteux et si oublié malgré sa beauté ; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de la photographie qui, s'est fait une si grande place au soleil.

Notre ville est, de ce côté, l'égale des plus favorisées.

M. Armbruster a créé une photographie artistique comprenant plus de deux cents portraits de Lyonnais célèbres ; c'est un musée précieux que nos finances ne nous ont pas encore permis d'acquérir pour nos collections. Et cependant, quelle histoire peut s'écrire sans la vue des hommes dont on décrit les faits ? En ce moment, un romancier parisien nous demande si nous avons les portraits des hommes qui ont joué un rôle à Lyon, en 1831 et 1834 ? Nous répondons tristement que nous ne les avons pas. Comprendrait-on l'histoire contemporaine, si on ne voyait pas les traits des Lamartine, des Thiers et des Guizot !